

Le désert ! L'espace inviolé ! Quelques traces de sabots, une traînée de poussière bleue qui se dilate dans la gueule de l'horizon. Seul ! Seul à cheval, un lasso cavalant le long de la selle, un Colt brûlant sur la cuisse. Un regard profond, fiévreux, invincible. Aux yeux, un galop inépuisable ! L'immense espace de l'Ouest, infini et gigantesque, grandissime. Cactus, chapeaux d'allégresse, buildings des cieux, Mississippi.

Les pieds ensevelis par le fleuve, Humphrey Bogart et Cary Grant et Rita Hayworth et Marilyn jonchaient le pont d'un steamer éternellement en partance. Fleurs recroquevillées dans l'aube, ils se tenaient par la main, comme des gosses autour du monde.

Réveillé par la sirène du navire, Cary ouvrit les yeux et scruta l'horizon. Les plaines de l'Arkansas et du Tennessee étaient couvertes d'une végétation de bouteilles vides, de verres brisés et de cendriers renversés. En allumant

une cigarette humide, il sourit. Durant la nuit, les eaux du Mississippi s'étaient teintées en orange-Mandarine-Napoléon. Dans le ciel du plafond, un parfum sucré agonisait en silence.

Le steamer s'éloignait rapidement, dispersant les derniers remous du fleuve. Cary Grant se leva, accompagna la fuite du bateau et bouscula quelques idées floues dans sa tête. Sur la cheminée, la sirène du réveil le salua d'un vrombissement de cargo. Marilyn et Rita clignèrent de l'œil à leur tour. Le matin établi tout entier leur rendit leur prénom et reprit leur ivresse.

Françoise rajusta sa jupe, Marie-Line ébouriffa ses cheveux, Gray enroula la fumée de ses cigarettes. Ils partirent ensemble, laissant Humphrey Bogart seul dans la pièce immense, inanimé, ultime rescapé d'une Amérique désertée.

\* \* \*

Mozel regardait les chaises entourer les tables inoccupées. Un silence se dégageait d'elles comme d'une boîte à musique essoufflée.

Autour de lui, quelques couples s'affairaient en dansant, en riant. Mozel regardait aussi les sourires qui s'en exhalaienent et, dans la fumée qui emplissait la salle, il parvenait à les confondre avec des rayons de plaisir venus de la nuit.

Il eut envie de sortir, de rejoindre la ville, et il élimina son verre d'un coup de gueule. Il traversa l'ivresse de trois jeunes filles sans détourner les yeux et s'engouffra dans l'escalier. À l'accueil d'un vent froid et noir, il répondit par un geste d'écharpe enlaçant son cou. Un taxi l'attendait, mais il sembla l'éviter et changea de trottoir. Bientôt, ses pas désinvoltes invitèrent la nuit déjà agonisante à un sombre tango.

Plus tard, plus tôt, quand un trouble matin eut complètement achevé de s'installer, Mozel comprit que le taxi l'avait suivi depuis la boîte à musique de nuit. Derrière lui, dans ses rêves, de longs convois de taxis s'échelonnaient depuis toujours. Il se voyait y emmener des femmes, rien que des femmes, vers de lointains rendez-vous secrets, perdus, désertés.

Hasardant un œil rapide dans le point de fuite de la rue, il se vit absolument seul. Sans plus hésiter, il ouvrit la portière de l'auto et mit le

moteur en course. Ce taxi solitaire, il se promettait de le ramener là, bientôt, plus tard, jamais ! et quelqu'un d'autre comme lui, à la recherche d'un tout petit bout d'Amérique, pourrait l'emprunter à son tour. Étrange perspective que ce voyage qui commençait.

Une pluie finaude morcelait le pare-brise en milliers d'étoiles qui filaient vers son visage. D'un effleurement d'essuie-glace, la vitre-brise s'éclaira et le taxi se retrouva immobile au pied d'un carrefour. Un imperméable bleu-ciel qui enveloppait une femme lui demanda s'il était libre. D'un geste vaste, il l'incita à s'installer à l'arrière. Puis il démarra et, tout en douceur de mouvement léger, alla se jucher sur l'horizon, à destination de.

\* \* \*

Un long silence s'était posé entre Mozel et sa passagère. Ils avaient fermé leur visage, chacun respectueux de leur absence d'identité. Mozel suivait vaguement le chemin que l'imperméable lui indiquait d'une main vague.

La route devenait sombre avec les premiers faubourgs qui arrivaient comme de larges murailles saisissantes. La ville défilait dans les rétroviseurs, éteinte, mourante peut-être.

Bientôt, d'inquiétantes ombres s'emparèrent du décor : de hauts peupliers roulaient à toute allure vers Mozel et l'évitaient en sifflant.

Après une route de campagne démesurée, une bourgade arriva par petits morceaux de maisons isolées. Mozel attendit qu'on l'invite à s'arrêter mais l'imperméable bleu-ciel bruine s'était assoupi, emmené sans doute vers d'autres lieux par la monotonie du voyage. Il immobilisa son cheval devant un hôtel et se retourna pour regarder l'inconnue ensommeillée. Une double ceinture de cuir ceignait sa taille, une jupe très vaste noyait le siège dans un flot de tissus violet, ses jambes repliées cachaient des bas translucidement beiges, et ses yeux, ses yeux... qui s'ouvrirent.

« Nous sommes arrivés ? », murmura-t-elle.

Elle lança un coup d'œil par la vitre. Mais celle-ci, mouillée par la sueur du taxi, ne divulguait rien du paysage environnant.

Elle ramena ses genoux sous son menton et étira longuement les bras pour libérer tout le charme de son immobilité. Mozel la regardait comme un pionnier contemple une pépite d'or.

« Votre prénom, c'est Liz ?, osa-t-il imperceptiblement.

– Combien ? », répondit-elle.

Machinalement, il tendit la main pour recevoir son aumône de chauffeur de taxi. Tandis qu'il sentait son pur-sang remuer sous la selle, Liz sortit en tâtonnant l'environ de ses yeux encore flous. Son imperméable rengaina sa silhouette, ne laissant plus percer qu'un parfum très précis.

Mais cette femme n'existait déjà plus dans l'esprit de Mozel. Il éperonna énergiquement la clé de contact et le taxi démarra. Il dormirait en route.

\* \* \*

Des lettres et des jours étaient passés sous la porte, des journées toutes entières de néant.

Accrochée à un porte-imperméable, l'immobilité d'une femme s'était mise en évidence dans l'appartement de Mozel. Accrochée à un jargon particulier, elle lui souriait d'une lèvre, depuis l'autre soir où il l'avait taximenée – cet autre soir toujours autre et pareil. S'accrochant à un silence qui dissimulait trop de mots, il avait déménagé d'un hôtel à l'autre – hôtel toujours autre et pareil.

Cette femme n'existait déjà plus. Mais l'inexistence pèse telle une absence, telle une question inlassablement insoluble.

Mozel empoigna la main du téléphone et l'emmena chez le psychiatre de service. Quelques sonneries, au bout du monde on décroche :

« Oui ?

– Non, ici c'est Mozel, dit Mozel.

– Humphrey ? Ah ! ça fait longtemps depuis notre dernière soirée. Qu'est-ce que tu deviens ?

– Je deviens que je suis les ennuis en personne. Personne, c'est le terme qui convient. Viens.

– Tu veux dire « venez »... Tu nous invites ?  
– Oui. Amène les autres aussi. Vers telle heure.

– OK boy ! Ça y est, j'ai retrouvé mon accent américain. Depuis le temps.

– Toujours le temps, murmure Mozel. Amène les autres. »

Les autres, toujours autres et pareils.

La musique lancinait, éclatait, lancinait encore, éclatait à nouveau. Françoise dans les bras de Gray Grant, Marilyn dans ceux de Mozel. Rita Hayworth sensuellement étendue sur un divan et Humphrey Bogart lissant le bord de son Borsalino. Quelques longs baisers filmés en cachette par les caméras de regards, de gros éclats de rires qui déconcertent la musique de jazz, des slows, des rocks. Des verres qui se choquent et s'éperdent en fleuve Mandarine-Napoléon.

Malgré les batteries qui battaient, les cymbales qui cymbalaient et leurs cris qui criaient, la rue n'entendait pas le moindre écho de



notes, le moindre orage de voix. L'appartement de Mozel semblait isolé du monde, bâti au milieu d'une fournaise de désert, seul, quasiment consumé. Les hommes qui passaient dans cette rue ne remarquaient rien du tout petit bonheur qui se jouait là-haut, où quarante doigts se serraient, huit mains se tenaient, quatre âmes s'enivraient.

Un moment calme arriva doucement, quand les cigarettes vinrent remplacer l'alcool. Quatre héros se hissèrent douloureusement sur leurs piédestaux, au-dessus des pistes de danse et des baisers. Couché sur le parquet du fleuve, Cary se rapprocha discrètement de Mozel. Ils ne se regardaient pas : entre eux seuls les mots passaient. Rita et Marylin s'enfuirent dans la cuisine du steamer qui se préparait au matin prochain : déjà sept heures à l'horloge du départ.

« Eh, Humphrey, dit Cary, pourquoi tu m'as appelé, cet après-midi ? »

Les yeux de Mozel glissaient déjà sur le porte-imper.

« Oh... J'voulais juste vous inviter, OK friend ? »

- That is right, mec. Mais y'a aut'chose.
- On est bien bourré aujourd'...
- Oui.
- Je vais te dire, dit Mozel. Je vais te dire.
- Aïe lissènnne.
- J'ai conduit une femme chez elle, et je ne l'ai plus revue. Voilà.
- Tu prends des gens en stop, mt'nant. Et puis, d'abord, et alors... t'as une bagnole ?
- Je l'ai taximenée dans un bled, un truc que je connais même pas le nom.
- Taxiquoi ?
- Taximenée. En taxi, quoi. Je sais plus où.
- Tant pis, on se fout pas mal du nom. Bois un coup, old frennde. »

Mozel captura la bouteille orange, l'inclina sur sa mémoire et se servit un verre, puis un autre, puis...

À la surface du quatrième, un œillet apparut, bouée égarée dans un tout petit lac sans lamentation. Peu à peu les pétales évanescents de

la fleur s'écartèrent et un spectre d'imperméable s'immisça à leur place. Une femme s'intégra légèrement dans le vêtement, souriante, parfumée, et butina l'ivresse de Mozel. Insaisissable, elle s'affinait, s'embellissait, virevoltait, débridée, échappant aux liens de l'amour, prête à amarrer ceux du désir, de l'inconnu, du mystère.

Mozel la compara avec l'image qui pendait toujours aux crochets du porte-imperméable. Les mêmes yeux, le même sourire, le même menton. Il se pencha alors sur son verre, à y naviguer comme un navire.

« Comment, murmura-t-il à la coupe de Napoléon, comment êtes-vous arrivée là ?

– Qu'est-ce que tu dis, dit Cary, qu'est-ce que tu dis ? Faudrait ar-ti-cu-ler ! J'pige rien du...

– Arrête, Gray, elle est là. Elle est dans mon verre ! J'te l'dis. Viens voir. »

Gray rejoignit Mozel, Cary rejoignit Humphrey, mais la dame d'alcool se dissipa, follette, insaisissable, nébuleuse vapeur d'ébriété.

\* \* \*